

Récit

La nuit de l'Imoko

Boubacar Boris Diop



MÉMOIRE
D'ENCRER



Boubacar Boris Diop

LA NUIT DE L'IMOKO

Récits

MÉMOIRE
D'ENCRIER 

DU MÊME AUTEUR

Romans

Le temps de Tamango, Paris, Harmattan, 1981/ Paris, Serpent à Plumes, 2002.

Les tambours de la mémoire, Paris, Harmattan, 1990.

Les traces de la meute, Paris, Harmattan, 1993.

Le Cavalier et son ombre, Paris, Stock, 1993/Paris, Philippe Rey, 2010.

Murambi, le livre des ossements, Paris, Stock, 2000/ Paris, Zulma, 2011.

Doomi Golo (roman en wolof), Dakar, Papyrus-Afrique, 2003 (nouvelle édition 2013).

Kaveena, Paris, Philippe Rey, 2006.

Les petits de la guenon, Paris, Philippe Rey, 2009 (version française de *Doomi Golo*).

Essais

Nérophobie (Avec Odile Tobner et François-Xavier Verschave), Paris, Les Arènes, 2005.

L'Afrique au-delà du miroir, Paris, Philippe Rey, 2007.

LA PETITE VIEILLE

À Jean-Luc Raharimanana, qui comprendra.

Ils avaient rendez-vous à onze heures du matin avec Lucie de Braumberg à l'hôtel Bateke. À leur arrivée, un employé vint annoncer à Lamine Keita qu'il y avait un message pour lui à la réception. Il le parcourut et se tourna vers son compagnon :

– Lucie est retenue au Palais. Son petit-déjeuner de travail avec le Président tire en longueur.

– Quel président? demanda Malick Cissé en fronçant les sourcils, vaguement inquiet.

Jeune homme plutôt simple, Malick Cissé ne se sentait pas à sa place dans le monde où Lamine Keita se mouvait, au contraire, avec aisance.

– Je te parle du *Big Boss*, répondit ce dernier. Qu'est-ce que tu crois? Elle est à tu et à toi avec tous ces gens, notre Lucie.

– Et quand revient-elle?

– Elle propose qu'on se voie dans deux heures.

– C’est bien. On monte prendre un café au premier?

Juste au moment où Lamine Keita allait répondre, son portable se mit à sonner. Le Nokia plaqué contre sa tempe, il disait : «Allô! Allô!» tout en faisant signe à Malick Cissé de ne pas bouger. Vingt minutes plus tard, il était encore en train d’arpenter nerveusement le hall du Bateke en criant :

– J’en ai marre, mon vieux. *Le Diamant noir*, c’est mon film ou merde? Si c’est comme ça, tu signes la réalisation et on n’en parle plus!

Lamine Keita n’était pas n’importe qui. On ne pouvait ouvrir un journal sans y apercevoir le double menton et la lèvre inférieure pendante de ce colosse d’une trentaine d’années. Une image très prisée des médias le montrait toujours debout derrière un trépied, son éternel bonnet Cabral vissé sur la tête. Visage grave, regard vif et pénétrant, Lamine Keita semblait monter à l’assaut des forces du Mal, prêt à faire feu sur les ennemis de l’Afrique avec sa redoutable caméra de cinéaste engagé.

On parlait beaucoup de son prochain film, *Le Diamant noir*. Depuis plusieurs semaines, le public était tenu en haleine par d’intenses spéculations sur le nom de l’actrice principale.

Quant à Malick Cissé, il avait à vrai dire peu de respect pour le travail de son ami d’enfance. Il le soupçonnait de dénigrer l’Afrique, comme tant d’autres, pour drainer les fonds de la Coopération française vers son compte en banque et se faire applaudir en Occident.

– Tu cherches à prouver quoi, avec ton cinéma ? lui avait-il demandé un jour. Que les Nègres sont juste capables de mutiler les enfants, de tuer et de violer d’innocents civils ? Tu penses vraiment que les choses sont aussi simples ?

– Bien sûr que non, avait répliqué Lamine Keita. Mais nous ne devons pas passer notre temps à accuser les autres !

Lamine Keita fustigeait de manière quasi rituelle les traditions négro-africaines, jugées rétrogrades, et les violations des droits de l’homme sur le continent. Cependant, dès qu’on l’invitait à se montrer plus précis, il se réfugiait derrière son statut de créateur libre de rester au-dessus de la mêlée. Il lui arrivait de critiquer le Président, mais avec une certaine tendresse, en s’émerveillant presque qu’un si grand homme ait daigné diriger un pays aussi insignifiant. Il venait d’ailleurs de déclarer que *Le Diamant noir* serait un hommage au Président, « défenseur intraitable de la culture nationale et des valeurs négro-africaines ». Avec de telles phrases, le rusé Lamine Keita arrivait sans peine à s’ouvrir toutes les portes.

Malick Cissé était allé l’accueillir à l’aéroport quelques jours plus tôt. Il l’avait vu signer des autographes pour quelques passagers de son vol et même pour les policiers et les douaniers.

– Tu es sûr qu’ils ont vu tes films ? lui avait-il dit en riant.

– Non, mais ils en ont entendu parler ! Eh oui, c’est ça notre cinéma ! Une soirée de gala au pays pour les connards d’en haut et hop en route pour des festivals à Oberhausen, Milan, Montréal ou

Amiens. Les gens vont entendre sur les radios et à la télé que j'ai eu des prix et ils seront fiers de leur grand cinéaste. Je suis un grand cinéaste par ouï-dire!

– En somme, ce sont les autres qui te disent si ton film est bon ou pas. Eh bien...

– T'as rien compris, Malick! C'est le système, mon vieux!

Lamine Keita était cependant un homme très honnête à sa manière. Aimant beaucoup l'argent, il avait trouvé, presque par hasard, un moyen simple – et plutôt gratifiant – d'en avoir. Jamais il ne s'était pris pour un artiste transcendant rongé par les fièvres nocturnes de la création.

Après avoir raccroché, il revint s'asseoir en face de Malick Cissé. Il était essoufflé comme après un effort soutenu :

– Excuse-moi d'avoir été si long. J'étais avec Paris. Il y a des petits problèmes avec le scénario du *Diamant*. Ce brigand de Jacques Montpensier! Il m'a dit comme ça : «Écoute, Lamine, il y a un seul Français dans ton scénario, ce Robert Doumergue, et c'est un salaud, trafiquant d'armes et de diamants, proxénète, il torture les braves patriotes de ton pays et tout. Tout ça pour lui tout seul? C'est un peu beaucoup, non?» Je lui ai répondu : «Et alors, Jacques?» «Eh bien, mon gars, tout à fait entre nous, ici à Paris personne n'aime ça.» Quand je lui ai dit que c'était cela la réalité, qu'il y avait des Bob Denard et plein d'aventuriers du même genre qui foutaient la merde partout en Afrique, il s'est un peu fâché. «Mais qu'est-ce que nous, on vient faire dans vos

histoires? Tu deviens raciste, ma parole! Vos pays sont indépendants, je me suis moi-même battu pour ça, que vous faut-il de plus? Et tu crois qu'on va t'allonger des centaines de millions pour que tu nous insultes? Je ne te reconnais plus, Lamine!»

– Et que vas-tu faire? demanda Malick Cissé, plutôt amusé.

– Ça tombe bien, je vais en parler avec Lucie de Braumberg. Elle les fait tous chier dans leur froc, ces petits Blancs de là-bas. Si je réussis à la convaincre, ça ira.

– Eh bien, bonne chance, fit ironiquement Malick Cissé.

– Bon, mais elle est imprévisible la petite vieille. Tu ne peux jamais savoir à l'avance ce qu'elle va décider. Elle sait être drôlement méchante, en plus.

Il ajouta que, de toute façon, il ne laisserait pas tomber *Le Diamant noir*. C'était le film de sa vie et il était prêt à quelques sacrifices.

– Par exemple, s'écria-t-il avec une exaltation soudaine, je viens de penser à un compromis. On ne touche pas à Robert Doumergue. Il reste un salopard et tout, mais il a cette femme tellement généreuse que c'est à peine croyable. Marie-Rose Doumergue. Un nom comme ça! Elle est ingénieur agronome et pendant que son mari exécute les ennemis du tyran, elle expérimente de nouvelles variétés de maïs et de mil. Son problème à cette nana, c'est que si elle ne fait rien, les paysans africains vont crever de faim. Alors pour ne pas avoir ça sur la conscience, elle cherche nuit et

jour des trucs dans son laboratoire de brousse. Normalement, dès qu'elle apparaîtra à l'écran, les âmes sensibles vont se mettre à chialer, tellement c'est une sainte, Marie-Rose Doumergue!

Les yeux en feu, il avait gesticulé et crié si fort que beaucoup de personnes présentes dans le hall s'étaient tournées vers eux.

Malick Cissé était fasciné par tant de cynisme. Il savait pourtant que Lamine Keita était un homme au grand cœur et un ami loyal. Il lui avait proposé, par exemple, de faire partie du jury de cinéma que venait de monter Lucie de Braumberg.

– Elle a eu cette idée de donner des prix à des films africains, juste comme ça. Je te mets sur le coup, fiston, avait-il dit à Malick Cissé.

– Je ne m'y connais pas! avait protesté ce dernier, un peu affolé.

Timide mais fier, Malick Cissé n'avait aucune envie de se ridiculiser auprès des critiques, des écrivains et des autres grands noms du milieu artistique.

– Ne fais pas l'idiot, mon gars! Qu'est-ce que je comprends, moi, Lamine Keita, au cinéma? On ne va pas laisser ces fumiers rafler tout le fric. Il y a du blé, on le prend et on se tire. Toi et moi, on est des paysans de Bwiti, ne l'oublie pas, mon petit Malick! L'agriculture, y a que ça de vrai, on est venus en ville pour piquer un max de fric à ces enculés et retourner avec au village!

Malick Cissé n'était toujours pas rassuré:

– Je ferais peut-être mieux de me documenter un peu...

– Si tu veux, fit Lamine Keita avec agacement. Mais ne t'avise pas de contrarier Lucie de Braumberg. Elle m'a nommé président du jury et elle a coopté les autres. Tu seras le seul inconnu pour elle. Tu l'écoutes bien, tu fais tes petites contorsions d'intello pour montrer que tu n'es pas une marionnette et en fin de compte tu acceptes, de préférence avec une moue quelque peu ambiguë, que oui, elle a bien raison et que ce putain de film qu'elle adore est le chef-d'œuvre du siècle.

– De quel film parles-tu ?

– *Wait and see!* On le saura bientôt. Je te ferai un clin d'œil.

– Comme c'est compliqué, Lamine ! Je ne suis pas sûr...

– Lucie peut changer ta vie, mon vieux. Tu es au fond du trou depuis des années et tu veux refuser la perche qu'un ami te tend ?

Tournant par hasard la tête vers la droite, Malick Cissé aperçut sur le trottoir d'en face un chauffeur en train d'ouvrir la portière d'une voiture. C'était une limousine noire escortée par deux motards de la garde présidentielle. Il dit à Lamine Keita :

– Regarde. À travers la vitre. C'est elle, je crois.

– Oui, fit Lamine Keita à voix basse, c'est bien la fameuse Lucie de Braumberg.

Malick Cissé perçut avec étonnement une nuance de crainte et de déférence dans la voix de son ami. En général, celui-ci ne respectait rien ni personne.

Sa première pensée en voyant la vieille femme venir vers eux dans sa robe blanche ornée de fleurs

vertes, ce fut : « Cette dame ne marche pas. Elle trotte. » À vrai dire, Lucie de Braumberg sautil-
lait presque en faisant de petits mouvements brusques de la tête dans tous les sens, comme si elle cherchait quelqu'un dans la foule. Derrière de grosses lunettes de myope, ses yeux, d'un gris métallique, pétillaient d'intelligence mais révélai-
ent au premier coup d'œil toute sa dureté de cœur.

En tendant la main à Malick Cissé, elle le fixa intensément :

– Ah, c'est donc toi le seul véritable ami du grand Lamine Keita ! Il paraît que vous avez savouré ensemble pas mal de pintades grillées dans la forêt de... C'était quelle forêt, déjà ?

La question était adressée à Malick Cissé, mais il ne répondit pas. Lamine Keita dit joyeusement :

– C'était dans les profondeurs du Ndimbo !

– Oh ! Comme je suis bête ! C'est cette forêt qui a donné son nom à votre nouvel aéroport de Ndimbo. Avec tout l'argent que j'ai fait mettre dedans, je n'aurais pas dû en oublier le nom.

Dès ce moment, Lucie de Braumberg et Malick Cissé sentirent que leurs relations ne seraient pas faciles. Elle n'arrivait pas à savoir s'il était timide ou arrogant. Lamine Keita lui avait vanté les qualités intellectuelles de l'inconnu, mais d'après son expérience de l'Afrique, de tels individus cherchaient tout le temps à briller de manière irritante. Ils se perdaient dans de grandes phrases tordues et pathétiques qui ne voulaient rien dire, juste pour faire financer des projets ruineux et inutiles et s'en mettre plein les poches.

Malick Cissé n'était pas moins intrigué par ses propres sentiments à l'égard de Lucie de Braumberg. Longtemps après la tragédie, il s'était souvent étonné, seul dans la cellule de sa prison, d'avoir éprouvé tant de haine pour elle le jour même de leur première rencontre.

Pendant tout le déjeuner, la vieille femme raconta son entretien avec le Président.

– Je lui ai dit, hein, Monsieur le Président, la corruption existe partout, chez moi en France, en Australie, en Chine, partout, hein. Ce qui est dangereux, c'est l'impunité. Une société ne peut pas et ne doit pas accepter de consensus autour de la corruption.

– C'est bien dit, ça! s'exclama Lamine Keita, mi-sérieux, mi-farceur. Il faut leur remonter les bretelles de temps en temps à nos politiciens.

– Pour ça oui, je lui ai remonté les bretelles! Je lui ai dit: ça suffit, cette habitude de planquer nos milliards au Luxembourg, au Lichtenstein et en Suisse! On veut voir les puits et les cases de santé sortir de terre, hein! Et il est d'accord aussi, votre Président, qu'il ne peut pas continuer à torturer à mort ses opposants.

– C'est bien vrai, déclara Malick Cissé, juste pour dire quelque chose.

Il voyait à quel point Lamine Keita était gêné et de plus en plus angoissé par son silence.

Lucie de Braumberg prétendait avoir reçu en quatre jours les personnages les plus importants du pays. Malick Cissé l'entendit avec stupéfaction encenser les uns et traiter les autres de paresseux ou d'incapables. Elle semblait avoir une

dent contre le Mouvement pour la Démocratie et l'Indépendance qui accusait la France de nommer et de dégommer en coulisse les autorités politiques dans son ancienne colonie. Ardo, le chef de ce petit parti, avait refusé de la rencontrer et elle l'avait plusieurs fois traité d'intellectuel prétentieux.

À part cela, Lucie de Braumberg raffolait des histoires de coucheries dans ce qu'elle appelait avec une moue de dédain «la haute noblesse locale» et se plaisait à en rapporter les détails les plus croustillants.

Elle fit aussi allusion au rapport qu'elle était en train de préparer pour le «Club de Paris».

– Ce sera douloureux pour ce pays, dit-elle sur un ton mystérieux en faisant une grimace.

– Aïe! Ça va saigner! fit gaiement Lamine Keita en secouant les doigts de sa main gauche comme s'il venait de se brûler. Aie un peu pitié de nous, toi aussi, maman Lucie!

Sur le chemin du retour, Malick Cissé fit remarquer à Lamine Keita qu'ils avaient très peu parlé de cinéma.

– Toi, il va falloir que je m'occupe de ton éducation, jeune homme! Sache que même pendant les sessions de notre jury, on ne parlera pas de cinéma. Elle est têtue comme une bourrique, la petite vieille. Elle a trouvé ce moyen pour filer des millions à un réalisateur à la noix et elle le fera. Et entre nous, les films qui vont passer, tout le monde s'en tamponne. Cela dit, j'imagine que tu as une autre question...

– Ah bon?

– Mais oui, Malick. Tu veux bien savoir si je me la tape, non, cette vieille? Tu dis toujours que nous sommes des monstres, nous autres artistes de génie!

– Je ne t’ai rien demandé, mais quelle est la réponse?

– Bon, la petite vieille, là, c’est le colonel Kanté qui mitraille dedans.

– Le colonel Kanté?

– Le ministre de la Défense soi-même, jeune homme. Garde-à-vous!

Ils rirent de bon cœur.



Le soulevant de terre, le capitaine Solo le projeta violemment contre le mur:

– Tu restes dans cette position, tu m’entends? Au moindre geste, tu es mort.

Malick Cissé s’exécuta docilement.

L’homme se pencha vers lui et il vit que sa bouche était un petit trou noir et puant. Il lui manquait plusieurs dents.

À l’aube, il l’avait extrait de sa cellule pour le conduire à la «Salle des Machines». C’était le nom, finalement assez bien trouvé, de l’endroit où avaient lieu les interrogatoires. Il y avait dans la pièce obscure une dizaine d’appareils rouillés destinés à effrayer les détenus.

Le capitaine Solo fit mettre à Malick Cissé sa tenue de prisonnier. Le contact de l’habit avec son torse nu faillit lui arracher un cri de douleur.

Les brûlures de mégots de cigarette l'empêchaient encore de dormir la nuit.

– Ce n'est qu'un début, lui dit l'officier de sa voix posée.

Parfois, il le faisait enchaîner sur une chaise et tournait autour de lui en vociférant :

– Tu vas parler, mon gars. Tu vas même dire des choses que tu ne croyais pas savoir! J'en ai maté de plus durs que toi.

Il lui arrivait aussi de se montrer caustique :

– Remarque, j'aime bien les gens qui sont prêts à mourir pour leurs idées. Notre siècle ne sait plus rêver! Moi, je te dis chapeau, mon brave, tu en as là où il faut. Mais je ne te ferai pas de cadeau. Vous avez été trop loin, tes camarades et toi. On est en Afrique, mon vieux, on n'égorge pas comme ça le chef de l'État dans son bureau, au milieu de ses dossiers, comme un vulgaire cochon et puis vogue la galère!

Pour Malick Cissé, il y avait clairement maldonne. Il n'avait jamais voulu jouer au héros. Depuis qu'on l'avait jeté dans cette cellule, il n'avait pas arrêté de clamer son innocence. Dès que le militaire s'approchait de lui, il se mettait à pleurer comme une fillette en lui disant d'une voix suppliante :

– Dites-moi ce que vous voulez savoir, Monsieur, et je vais faire un effort. Je ne veux pas mourir, Monsieur. Je suis innocent.

Le capitaine Solo ricanait alors :

– Tu me prends pour un imbécile parce que je n'ai pas fait des études, hein? Je vous connais. Tu te dis : voici un officier de notre armée pourrie

qui sait à peine lire et écrire. C'est ça, hein? Tu vas me causer, je te dis.

– Mais de quoi?

– Je veux des réponses, pas des questions!

Et il lui envoyait de violents coups de pied entre les cuisses et au ventre.

Au cours de ces journées, il était souvent arrivé à Malick Cissé de se croire dans un mauvais film. Il ne sortait de la bouche du capitaine Solo que des phrases toutes faites, mille fois entendues dans d'autres navets du même genre. Lui, il était censé être le type idéaliste et téméraire, prêt à mourir sous la torture pour ne pas mettre en péril l'Organisation. Seulement, voilà: on n'était pas dans un film et l'officier allait le tuer pour de vrai. Et lui, il était tout sauf téméraire. En plus, il n'y avait pas d'Organisation. S'il avait fait partie d'un groupe armé, il n'aurait pas hésité à dénoncer ses camarades pour avoir la vie sauve. Il ne s'était jamais cru très courageux, mais il ne se savait pas non plus prêt à tout par crainte de la souffrance.

Depuis plusieurs jours, c'était le même scénario:

– Je ne sais rien, Monsieur.

– Eh bien, on va voir ça de plus près.

Le capitaine Solo étendait alors Malick Cissé à plat ventre sur une plaque chauffante et pendant quelques secondes, celui-ci n'entendait plus que ses propres hurlements.

Dans le pays, chacun savait ceci: les putschs avortés étaient toujours les plus sanglants. Et le Mouvement des Officiers et Patriotes avait quand même outrepassé toutes les limites. Au lieu de

se servir du Président comme monnaie d'échange, les militaires lui avaient tranché la tête dans son bureau. Cela avait semé la panique et fait souffler un vent de folie sur les grandes villes. Tous ceux qui croyaient pouvoir remplacer le Président déclarèrent la patrie en danger. Chacun fit ouvrir à la hâte un centre de détention pour liquider ses rivaux. Dans celui où il se trouvait, Malick Cissé entendait les gens hurler toute la nuit. L'un de ses co-détenus était un vrai brave. Il était si coriace que ses geôliers en parlaient avec respect dès leur sortie de la Salle des Machines. Ils s'acharnaient sur lui et il les traitait de soudards corrompus, vendus à des intérêts étrangers. Il prétendait même, entre deux séances à l'électricité, faire leur éducation politique: «Est-ce que les enfants de ces étrangers ont plus besoin que vos enfants de notre pétrole?» leur disait-il. C'était un fou, celui-là. Malick Cissé se demandait dans quelles profondeurs un être humain pouvait trouver une telle force. Il aurait tout donné pour croiser l'homme dans le couloir et lui faire un bref signe d'amitié. Une nuit, Malick Cissé ne l'entendit pas insulter ses geôliers. Il comprit qu'il ne verrait jamais le visage de l'inconnu. Le lendemain, les bourreaux lui parurent un peu tristes et honteux. Il les entendit l'appeler enfin par son nom.

C'était Ardo.

L'après-midi de la tentative de coup d'État, Malick Cissé se trouvait dans le salon Ayinemi de l'hôtel Bateke. Les jours précédents, le jury avait visionné une demi-douzaine de films. Les courts métrages posaient rarement problème. On pouvait se rendre compte très vite si on avait

affaire à un débutant prometteur ou à un petit faiseur. Craignant de gêner Lamine Keita, Malick Cissé prenait rarement la parole. Mais Lucie de Braumberg avait des comportements si cavaliers qu'il avait fini par se heurter violemment à elle.

La vieille dame n'arrivait pas à comprendre l'hostilité de Malick Cissé à son égard. Elle avait pu se procurer sans peine son dossier de police. Il n'y avait rien de sérieux là-dedans. Un pauvre type, en fait. Il avait fait, après le bachot, quelques piges dans des journaux douteux. Ses articles sur le théâtre et la poésie étaient pompeux et vides. Dans le quartier populaire où il louait une chambre exiguë, on le prenait pour un grand journaliste et cela lui suffisait. Pourquoi ce jeune homme sans histoire la haïssait-elle à ce point ? Elle n'avait qu'une certitude : Malick Cissé n'était pas un ambitieux. Il n'était pas en train de concocter un quelconque projet à faire financer à coups de millions. Était-il fou, alors ? La bagarre verbale qu'il lui avait imposée après la projection d'un documentaire sur l'esclavage en Amérique l'inclinait à le penser. Le film avait pour décor les bayous de Louisiane. Des esclaves noirs en fuite étaient cachés par les Indiens Séminoles. Leurs maîtres blancs qui les recherchaient étaient accueillis par des nuées de flèches et tombaient par dizaines. De tous les membres du jury, Malick Cissé avait été le seul à trouver cela drôle. Pendant les débats, il avait fait tout un pataquès sur la solidarité entre les opprimés.

C'était plus que n'en pouvait supporter Lucie de Braumberg. Elle avait grogné :

– Ce n'est quand même par une affaire de couleur de peau!

Malick Cissé était devenu comme fou de rage. Et tous deux s'étaient alors mis à dire n'importe quoi.

– Les Indiens! Les Indiens! s'écria Lucie de Braumberg. Je ne dis pas qu'il fallait les exterminer, mais c'est quand même les pionniers qui ont fait de l'Amérique ce qu'elle est aujourd'hui! Soyons francs! (Murmures d'approbation parmi les autres membres du jury. *Ah! Ça, c'est dur à accepter, mais c'est bien vrai, ce que dit madame! Ces Sioux et ces Apaches, ils ne pensaient qu'à se saouler la gueule et à faire des guerres qu'ils perdaient d'ailleurs tout le temps!*)

– Et l'Afrique du Sud? fit Malick Cissé, les yeux exorbités. Vous oubliez l'Afrique du Sud, Madame! Là-bas aussi, sans les Boers, quel désastre! Les Boers ont libéré l'Afrique du Sud de ses Zoulous! Et l'Australie donc, avec ses tarés d'aborigènes! Et toute l'Amérique latine! Vive la suprématie blanche!

– Je ne suis pas raciste, Monsieur Cissé!

– Oh que si! Tu es une sale raciste, Madame de Braumberg.

– Mais non...

– En plus, t'es une pétasse totale, toi!

Déroutée par une violence si inhabituelle, elle fut à peine choquée et dit en souriant:

– Une pétasse totale! Ça ne se dit pas, Monsieur. Ce n'est pas du bon français.

– Si tu savais comme je m'en fiche, hé!

Ils avaient continué à se lancer des grossièretés à la figure pendant de longues minutes. Elle disait que c'était trop facile quand même de faire porter le chapeau aux autres ; lui, sortait en vrac les noms de Lumumba, de Sankara, lâchait deux phrases méprisantes sur Mitterrand, sur Elf, *bien sûr la corruption, vous ignorez, et la guerre civile au Congo-Brazza, vous n'y êtes pour rien, vous avez appris ça à la télé, comme tout le monde !*

Ce jour-là, Lamine Keita avait eu du mal à reconnaître son ami. Il lui dit en le déposant chez lui dans le quartier Sandika :

– Qu'est-ce qui te prend, mon gars? Nous savons tous que tu as raison, mais pourquoi tu ne la boucles pas comme tout le monde? Tu penses que je ne sais pas dans quoi je suis, moi? Je ne suis pas un imbécile. Il y a juste que ces gens sont les plus forts. On attend notre tour.

Malick Cissé faillit lui répondre que si tout le monde se croisait les bras en attendant notre tour, eh bien, il ne viendrait jamais, notre tour. Il n'en fit rien, de crainte de vexer Lamine Keita. Tout en admirant la franchise de son ami, il en avait par-dessus la tête de cette Lucie de Braumberg.

Elle puait l'arrogance. Elle puait le sentiment de supériorité de celle qui ne doutait pas un instant de se trouver parmi des vaincus.

Après cet incident, Malick Cissé et la petite vieille évitèrent même de se serrer la main.

La tentative de coup d'État eut lieu deux jours plus tard.

Quand la projection du film sur les émigrés ouest-africains d'Italie fut brusquement

interrompue, les jurés pensèrent à un simple incident technique. La lumière revint et un employé de l'ambassade de France, qui accompagnait partout Lucie de Braumberg, vint lui dire quelque chose à l'oreille. Dans les minutes qui suivirent, ils étaient tous dans le hall du Bateke. Il y régnait une grande confusion. Les clients de l'hôtel, accrochés au téléphone, tentaient de joindre leur famille ou cherchaient à s'assurer de pouvoir prendre leur vol le soir même. Un cercle s'était vite formé autour de Lucie de Braumberg. Pendant que les autres membres du jury l'écoutaient, Malick Cissé se tint à l'écart. Il la vit le détailler de loin avec insistance puis hocher la tête. Bientôt une Pajero conduite par des militaires français vint se garer devant eux. Lucie de Braumberg proposa à Lamine Keita d'y monter avec elle. Il refusa. En s'engouffrant dans la voiture grise, Lucie de Braumberg ne put s'empêcher de se tourner de nouveau vers Malick Cissé. Celui-ci lui décocha un petit sourire méprisant.

– Ma bagnole est garée près du carrefour Oyo-Oyo, fit Lamine Keita.

– Il paraît que le secteur est bouclé par l'armée loyaliste.

– Oui. Et ces gens sont très nerveux en ce moment.

– On fait quoi ? s'inquiéta Malick Cissé. Il reste les bus

– Dépêchons-nous d'aller en attraper un ; même des bus, il n'y en aura plus bientôt.

Les deux amis firent un grand détour pour éviter le palais présidentiel. Ce fut une bonne idée.

Quelques minutes plus tard, une fusillade éclatait au même endroit. Une trentaine de passants furent fauchés par des rafales d'armes automatiques.



Il entendit les clefs tourner dans la serrure et tout son corps se raidit. Le capitaine Solo prenait toujours son temps pour ouvrir les trois portes. Il faisait ensuite lourdement résonner ses bottes sur le parquet. Pour Malick Cissé, l'homme faisait exprès de marcher aussi lentement. «Il cherche à me faire peur avant même d'arriver à moi», se disait-il.

Lorsqu'on l'emmenait à la Salle des Machines, le couloir était toujours désert. Il imaginait ses co-détenus en train de se demander qui il pouvait bien être. Lui non plus n'avait jamais vu aucun d'eux. Ils ne se connaissaient en fait que par leurs cris. Assez étrangement, Malick Cissé était presque heureux de voir tant d'inconnus souffrir autour de lui. Il n'éprouvait aucune pitié pour ses compagnons d'infortune et avait même parfois comme des bouffées de fureur contre eux. Le détenu numéro 23 hurlait et lui, accroupi dans sa cellule, ricanait et l'insultait, *sale intello, cause toujours mon p'tit gars, t'as encore rien vu, on va te réduire le crâne en bouillie pour t'apprendre à penser, prétentieux va!*

– Lève-toi, dit le capitaine Solo debout à l'entrée de sa cellule.

TABLE DES MATIÈRES

La petite vieille	5
Myriem	31
Retour à Ndar-Géej	51
Me Wade ou l'art de bâcler son Destin	73
Comme une ombre	93
Diallo, l'homme sans nom	105
La nuit de l'Imoko	131

DANS LA MÊME COLLECTION

Gouverneurs de la rosée, Jacques Roumain

Nègre blanc, Jean-Marc Pasquet

Trilogie tropicale, Raphaël Confiant

Brisants, Max Jeanne

Une aiguille nue, Nuruddin Farah

Mémoire errante (coédition avec Remue-Ménage),
J.J. Dominique

Dessalines, Guy Poitry

Litanie pour le Nègre fondamental, Jean Bernabé

L'allée des soupirs, Raphaël Confiant

Je ne suis pas Jack Kérouac (coédition avec Fédérop),
Jean-Paul Loubes

Saison de porcs, Gary Victor

Traversée de l'Amérique dans les yeux d'un papillon,
Laure Morali

Les immortelles, Makenzy Orcel

Le reste du temps, Emmelie Prophète

L'amour au temps des mimosas, Nadia Ghalem

La dot de Sara (coédition avec Remue-Ménage),
Marie-Célie Agnant

L'ombre de l'olivier, Yara El-Ghadban

Kuessipan, Naomi Fontaine

Cora Geffrard, Michel Soukar

Les latrines, Makenzy Orcel

Vers l'Ouest, Mahigan Lepage

Soro, Gary Victor
Les tiens, Claude-Andrée L'Espérance
L'invention de la tribu, Catherine-Lune Grayson
Détour par First Avenue, Myrtille Devilmé
Éloge des ténèbres, Verly Dabel
Impasse Dignité, Emmelie Prophète
La prison des jours, Michel Soukar
Coulées, Mahigan Lepage
Maudite éducation, Gary Victor
Je ne savais pas que la vie serait si longue après la mort, collectif dirigé par Gary Victor
Jeune fille vue de dos, Céline Nannini
L'amant du lac, Virginia Pésémapéo Bordeleau

La nuit de l'Imoko

Portraits et scènes de vie prennent, sous la plume de Boubacar Boris Diop, la forme d'un rendez-vous avec l'histoire. Un regard simple et vrai sur les gens et les choses.

Conçues entre 1998 et 2012, les nouvelles réunies dans *La nuit de l'Imoko* témoignent de la cohérence de l'univers littéraire de l'écrivain sénégalais. Au-delà de la déroute des sociétés africaines, il y donne à voir les tourments d'êtres à la dérive, pris au piège de leurs délires. Loin de toute vaine luxuriance, ces récits sans fards ni artifices sont ceux d'un observateur lucide et désabusé de notre époque.

Né à Dakar, Boubacar Boris Diop écrit en français et en wolof. Auteur d'une dizaine de romans et d'essais, il vit à Saint-Louis du Sénégal.

Illustration et graphisme
Étienne Bienvenu